

la Bataille de Route n° 64

Rééditée par l'Association **Société des Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales** en avril 2020

site : <http://assosehri.fr/>

blog :

<https://sehrileblog.jimdofree.com/blog/>

pinterest :

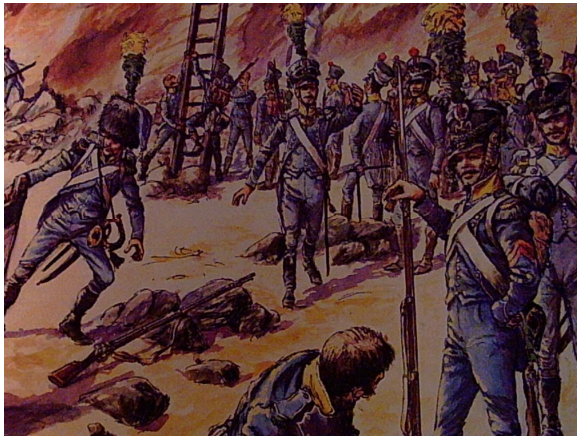
<https://www.pinterest.fr/assosehri/boards/>

SPECIAL ALLEMAGNE

LE REGIMENT D'ISEMBOURG

Par Matthieu Brevet, doctorant à l'Université Lumière Lyon II

Le régiment d'Isembourg est créé par décret 1^{er} Novembre 1805. Il tire son nom de l'officier chargé de le former : Karl von Isenburg, prince régnant de la petite principauté confédérée d'Isenburg-Birstein. D'après le décret, le régiment devait être formé à Mayence sur le modèle d'un régiment français d'infanterie légère. Le recrutement devait se faire parmi les nombreux prisonniers de guerre autrichiens, russes ou polonais de la campagne de 1805. Dans les faits, les recruteurs ne firent preuve d'aucun scrupule pour racler des « volontaires ». Bien que le complet soit atteint rapidement, les désertions se multiplient et le dépôt est transféré à Toul, en France, pour enrayer cet état de fait. Le corps des officiers de cette unité va devenir célèbre par sa médiocrité : Napoléon écrira en 1810 lors de la création du régiment d'Illyrie qu'il fallait prendre des mesures pour que le corps des officiers de ce nouveau régiment « ne soit pas composé d'aventuriers comme ceux des régiments de la Tour d'Auvergne ou d'Isembourg ». En effet, le prince d'Isenburg est autorisé à choisir lui-même ces officiers. S'ils s'y trouvent quelques grands noms des états allemands, la majorité se compose d'hommes peu recommandables : l'adjudant-major Wable avait été renvoyé du service des douanes pour vol, certains officiers ont été précédemment chassés d'autres régiments pour diverses fautes, ... Le prince vint jusqu'à Paris pour défendre ses choix, mais Napoléon ne voulut rien entendre et décida, le 12 Mars 1806, que toutes les nominations d'officiers devraient désormais être approuvées par lui-même. Finalement, malgré les consignes initiales très strictes de l'Empereur, de nombreux Français, principalement des émigrés rentrés, servirent comme officiers dans ce régiment. Le 10 Mars 1806, deux des trois bataillons sont prêts et passés en revue. Si l'uniforme et l'apparence des hommes (tous ou presque choisis pour leur carrure) sont impressionnants, la valeur militaire n'est pas de même. De l'avis de C. F. Friedrich, c'était « une collection des pires spécimens possibles de l'humanité ». Ces deux bataillons furent dirigés sur Toulon, via Lyon, à l'issue de cette revue. Début 1807, le régiment entier est envoyé en Italie sous le commandement de son nouveau colonel, le franco-irlandais O'Meara, Isenburg ayant été promu général en Janvier, ce qui ne l'empêchera pas d'être accusé quelques mois plus tard d'avoir détourné de l'argent de la caisse de son ancien régiment. La même année, le régiment passe dans le royaume de Naples, où il est engagé au siège de Gaëte et contre les bandes calabraises. En Janvier 1808, c'est le colonel Stieler qui prend la tête du régiment. Lui aussi devra répondre, un an plus tard, à des accusations de détournements de fonds. En Octobre, une compagnie d'élite de voltigeurs du régiment va s'illustrer dans une action d'éclat : la prise d'assaut de Capri. Mais le régiment reste plus connu pour son indiscipline. Murat s'en plaint d'ailleurs : « Je reçois des plaintes de tous côtés à propos de l'indiscipline de ce corps et, par-dessus tout, de la manière terrible dont les hommes traitent mes sujets ». Néanmoins, le nouveau roi de Naples n'hésite pas à « voler » les meilleurs hommes du régiment pour servir dans sa Garde. En 1809, un 4^e bataillon, formé à partir de prisonniers de la dernière campagne d'Autriche, et fort de près de



1.100 hommes, est dirigé sur l'Espagne. Ils ne sont pas 1.000 à passer la frontière. Associé au 2^e bataillon du régiment de Prusse, le 4^e bataillon d'Isembourg doit assurer les escortes de convoi autour de Pampelune. Mais il est rapidement décimé par la désertion : en Avril 1810, ils ne sont plus que 645. En Juin, un lieutenant et 103 hommes se rendent au guérillero Mina sans tirer un coup de feu. Ce dernier, en effet, recrute abondamment dans les rangs des volontaires allemands, faisant publier des proclamations les appelant à le rejoindre. Bien qu'il arrive que le bataillon se batte bien, comme à Carascal le 27 Juillet, où quatre officiers et une centaine d'hommes sont mis hors de combat (dont le chef de bataillon Debons, mortellement blessé), le bataillon est enfermé dans la forteresse de Pampelune, pour y tenir garnison et s'assurer que plus aucun déserteur ne rejoindra les rangs ennemis. Ils ne sont plus que 350. En Novembre, les cadres du bataillon, qui ne compte désormais plus que 285 hommes, sont rappelés en France. Mais ils tombent dans une embuscade, et presque tous sont tués, blessés ou pris par Mina. Lorsque le 4^e bataillon, rappelé à son tour en France, quitta Pampelune le 23 Février 1811, il n'alignait plus que 218 hommes et est envoyé rejoindre le reste du régiment en Italie. En 1811, Napoléon dissout l'armée française de Naples et réorganise le régiment d'Isembourg, entre-temps passé à six bataillons : deux restent à Corfou, les quatre autres passant au Corps d'observation d'Italie centrale, à Rome. Le régiment forme sur lui-même une compagnie d'artillerie, une de sapeurs et une de mineurs. Le 3 Août 1811, il devient le 2^e régiment étranger. Jusqu'en 1813, le 2^e étranger ne connaît que peu d'activité, se contentant d'incorporer des éléments indésirables d'autres armées : restes de la Légion hanovrienne, déserteurs allemands repris en Espagne, rebuts des régiments hollandais, ... Autant dire que la qualité de l'unité n'est pas à la hausse ! A tel point que le général Donzelot en forme une compagnie de 51 mauvais sujets pour l'envoyer aux travaux forcés dans les îles ioniennes. Napoléon a si peu d'estime pour ce régiment qu'il ne l'utilise presque pas pour reconstituer son armée décimée au début de 1813 : seul un bataillon formé des compagnies d'élite de chaque bataillon est affecté à l'armée d'Italie, et s'y bat bien à Mülbach (7 Octobre 1813). Le régiment, depuis Janvier sous le commandement du colonel Meijer, est compris dans le décret du 23 Novembre 1813 sur les troupes étrangères : tous les ressortissants de pays en guerre contre la France sont tirés des bataillons stationnés à Rome, et envoyés dans des bataillons de pionniers. Ceux restant reforment un 1^{er} bataillon, alors que les deux bataillons de Corfou ne sont pas inquiétés jusqu'à l'abdication de Napoléon. Les trois bataillons ainsi restant furent maintenus au service de la France à la première Restauration.

LA CONFEDERATION DU RHIN ET LE NATIONALISME ALLEMAND

L'expression Confédération du Rhin, en allemand *Rheinbund*, désigne l'union qui groupe, de 1806 à 1813, des princes allemands (seize à l'origine). Cette union est faite par Napoléon qui désire consolider la prédominance française en Europe centrale. La conséquence directe de ce regroupement est la fin du Saint Empire romain germanique, scellée en 1806 par la renonciation de François II à son titre d'empereur germanique. C'est le 12 Juillet

1806 qu'a lieu la création de la Confédération du Rhin. Le 6 août 1806, les Allemands sont déliés du serment de fidélité à l'empereur François II. C'est la fin du Saint empire Romain Germanique et donc la fin du 1er Reich et forme l'ébauche unique d'une nation allemande. Outre cette ébauche, la Confédération du Rhin unit la France à l'Allemagne par le double lien du voisinage et de l'amitié : « *Voyez comment une sage politique a resserré les liens qui unissent à la France des États que rapprochaient d'elle leurs propres intérêts : les princes placés sur les rives du Rhin, qui, pendant les longues dissensions de l'Allemagne, n'avaient trouvé de protection efficace que celle de la France, ont changé en une convention durable ces rapports passagers; confédérés entre eux, unis à la France sans en dépendre, ils ont fixé le règne de la concorde sur un rivage trop longtemps ensanglanté. L'Allemagne entière est toute dévouée ou soumise. La Saxe a été délivrée du joug pesant de la Prusse; après cinquante ans d'oppression, le traité de Posen lui a rendu son indépendance; son territoire agrandi et protégé par la France sera aussi inviolable que celui du Rhin; nos aigles le défendent contre tout ennemi. Les acclamations des peuples, l'estime et l'amitié d'un souverain vertueux ont été dans cette heureuse contrée la plus douce de nos conquêtes* »¹. De fait, les Etats membres de la Confédération du Rhin sont tenus de fournir à la France d'importants contingents militaires. En contrepartie, ils sont élevés à des dignités plus hautes : le Bade devint un grand-duché, le Wurtemberg et la Bavière, des royaumes. Ils obtiennent aussi, dans certains cas, des agrandissements territoriaux considérables. Entre 1806 et 1811, vingt autres Etats rejoignirent la Confédération du Rhin dont le Liechtenstein.

Le cas suisse

Depuis l'acte de Médiation de 1803, garanti par la France, la Confédération suisse dont la capitale est à Bâle, est étroitement liée à celle-ci par des capitulations militaires et une alliance défensive. Par suite des extensions territoriales des alliés de la France placés sous le protectorat de Napoléon, la Suisse, seule république au milieu de monarchies, se trouve totalement isolée économiquement et politiquement. Les premiers projets d'alliance prévoyaient l'adhésion de la Suisse à la Confédération du Rhin, sans même que celle-ci eût été officiellement consultée. Une telle adhésion ne lui aurait apporté que des désavantages : une alliance offensive et non plus défensive, des dépenses militaires plus élevées, l'enrôlement obligatoire, l'abandon de la neutralité et la perte de la quasi-totalité de son indépendance. Au moment de la signature du traité de 1806, il n'est plus question d'une adhésion de la Suisse, bien que Napoléon en eût d'abord brandi la menace. Lors de la signature du traité de Vienne de 1809, il réduit également à néant les espérances du grand-duché de Bade d'agrandir son territoire au détriment de la Suisse.

La Prusse : berceau du sentiment national allemand

C'est en Prusse que va naître un sentiment allemand national. Battue à la bataille d'Iéna en 1806, dépecée à Tilsit en 1807, la Prusse est affaiblie et cherche à se relever. Elle pense qu'une union doit se faire entre les peuples du territoire allemand pour se battre contre l'ennemi commun² : Napoléon. De là naît une idée de nationalisme allemand, à l'initiative de la reine de Prusse, Louise qui incarne la résistance face à Napoléon. Le nationalisme est un courant d'idée qui affirme la supériorité de la nation dans la construction des Etats. Dans une lettre à son père, Louis affirme que la Prusse est endormie et n'est pas en avance sur son temps. Stein, ministre d'état prussien de 1804 à 1808 et Hardenberg, ministre des Affaires Etrangères de 1804 à 1806, réforment l'Etat prussien dans un but de contrôle des moyens. Scharnhorst et Gneisenau, général et maréchal prussiens, réorganisent l'armée prussienne de 1807 à 1813 et l'animent d'un sacrifice au salut national commun. C'est autour de la Prusse que se regroupent les patriotes allemands dans cette guerre patriotique et nationale que l'on appellera très vite la guerre de libération (Befreiungskrieg). Apparaissent alors toute une série de libelles et de textes réclamant la constitution d'un Etat allemand groupant tous les peuples parlant la langue allemande, incluant au besoin des peuples en dehors de ce qui était jusqu'en 1806 le St Empire. Ainsi se développe le Volksturm, rassemblement de tous les hommes de même langue, de même culture. De son côté, Fichte, philosophe allemand né en 1762 et mort en 1814, veut redonner une fierté à ses concitoyens par ses *Discours à la nation allemande* en 1807 et croit à la "puissante nationalité allemande". La montée du nationalisme allemand se développe rapidement après 1809 sous l'influence du romantisme politique mais aussi de la politique prussienne.

La contribution napoléonienne

A partir de 1810, le caractère romain de l'Empire français s'accroît : Rome devint la deuxième capitale. L'unité de l'Empire, dans l'esprit de Napoléon, devait aussi être culturelle, basée sur une civilisation universelle et classique. Or, Napoléon, même si telle n'était pas son intention et s'il se défiait du patriotisme, favorisa par son action administrative, politique et sociale le progrès des nationalités, justement au moment où le romantisme exalte les cultures nationales. Le patriotisme culturel se transforma en patriotisme politique, exacerbé par la conquête et dirigé contre l'Empire. C'est l'époque où, en Prusse, Fichte exalte le nationalisme allemand. Cependant, tant que la Grande Armée reste invaincue, l'idée nationale est incapable de créer de grosses difficultés à l'Empereur : la population prussienne ne commence à bouger qu'après le désastre de Russie.

L'ATTENTAT DE STAPS

12 OCTOBRE 1809

par Robert Ouvrard. www.histoire-empire.org

Né en 1792, Frédéric Staps était le fils d'un pasteur luthérien officiant à Erfurt, ville où le jeune homme était employé dans une maison de commerce. Très marqué par la défaite des armées autrichiennes, lors de la campagne de 1809 et par la mort, le 31 mai, de Ferdinand von Schill, officier prussien animé d'une haine féroce contre Napoléon, et qui venait de tenter, en vain, une insurrection en Westphalie, Staps décide d'assassiner celui qu'il considère comme l'unique responsable des malheurs de son pays. Il se rend à Vienne. Il a laissé à ses parents, qu'il a informé de ses projets, un curieux message "On le trouvera parmi les vainqueurs, ou mort sur le champ de bataille". Après une première tentative avortée, il est près de réussir, le 12 octobre, lors d'une des nombreuses parades militaires organisées à Schönbrunn. Vêtu d'une redingote et chaussé de bottes, il a mis un chapeau noir, qui ne cache pas un visage rond et coloré, plutôt doux et candide.

Le général Rapp, l'un des principaux protagonistes de cet événement, le raconte dans ses Mémoires :

Cependant la paix traînait en longueur: les négociations d'avançaient pas; et l'Allemagne souffrait toujours. Un jeune homme, égaré par un amour aveugle de la patrie, forma le dessein de la délivrer de celui qu'il regardait comme la cause de ses maux. Il se présenta à Schönbrunn le 23 octobre, pendant que les troupes défilaient: j'étais de service; Napoléon était placé entre le prince de Neuchâtel et moi. Ce jeune homme, nommé St..., s'avança vers l'empereur; Berthier, s'imaginant qu'il venait présenter une pétition, se mit au-devant et lui dit de me la remettre; il répondit qu'il voulait parler à Napoléon: on lui dit encore que, s'il avait quelques communications à faire, il fallait qu'il s'adressât à l'aide-de-camp de service. Il se retira de quelques pas, en répétant qu'il ne voulait parler qu'à Napoléon. Il s'avança de nouveau et s'approcha de très près: je l'éloignai, et je lui dis en allemand qu'il eût à se retirer; que, s'il avait quelque chose à demander, on l'écouterait après la parade. Il avait la main droite enfoncée dans la poche de côté, sous sa redingote; il tenait un papier dont l'extrémité était en évidence. Il me regarda avec des yeux qui me frappèrent; son air décidé me donna des soupçons: j'appelai un officier de gendarmerie qui se trouvait là; le fis arrêter et conduire au château. Tout le monde était occupé à la parade; personne ne s'en aperçut. On vint bientôt m'annoncer qu'on avait trouvé un énorme couteau de cuisine sur St...: je prévins Duroc; nous nous

¹ Discours sur l'État de l'Empire - 1807

² Peut être doit on voir là l'origine du pangermanisme qui est une tendance à réunir sous la domination allemande tous les peuples d'origine germanique.

rendîmes tous au lieu où il avait été conduit. Il était assis sur un lit où il avait étalé le portrait d'une jeune femme, son portefeuille, et une bourse qui contenait quelques vieux louis d'or. Je lui demandais son nom. "Je ne puis le dire qu'à Napoléon." "Quel usage vouliez-vous faire de ce couteau ?" "Je ne puis le dire qu'à Napoléon." "Vouliez-vous vous en servir pour attenter à sa vie ?" "Oui, monsieur." "Pourquoi ?" "Je ne puis le dire qu'à lui seul." J'allais prévenir l'empereur de cet étrange événement; il me dit de faire amener ce jeune-homme dans son cabinet: je transmis ses ordres et je remontai. Il était avec Bernadotte, Berthier, Savary et Duroc. Deux gendarmes amenèrent St. les mains liées derrière le dos: il était calme; la présence de Napoléon ne lui fit pas la moindre impression; il le salua cependant d'une manière respectueuse. L'empereur lui demanda s'il parlait français; il répondit avec assurance: "Très peu." Napoléon me chargea de lui faire en son nom les questions suivantes: "D'où êtes-vous ?" "De Naumbourg" "Qu'est votre père ?" "Ministre protestant" "Quel âge avez-vous ?" "Dix-huit ans" "Que vouliez-vous faire de votre couteau ?" "Vous tuer" "Vous êtes fou, jeune homme; vous êtes illuminé" "Je ne suis pas fou; je ne sais ce que c'est qu'illuminé" "Vous êtes donc malade ?" "Je ne suis pas malade, je me porte bien" "Pourquoi vouliez-vous me tuer ?" "Parce que vous faites le malheur de mon pays" "Vous ai-je fait quelque mal ?" "Comme à tous les Allemands" "Par qui êtes-vous envoyé ? Qui vous pousse à ce crime ?" "Personne. C'est l'intime conviction qu'en vous tuant je rendrai le plus grand service à mon pays et à l'Europe, qui m'a mis les armes à la main" "Est-ce la première fois que vous me voyez ?" "Je vous est vu à Erfurt, lors de l'entrevue" "N'avez-vous pas eu l'intention de me tuer alors ?" "Non, je croyais que vous ne feriez plus la guerre à l'Allemagne; j'étais un de vos plus grands admirateurs" "Depuis quand êtes-vous à Vienne ?" "Depuis dix jours" "Pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour exécuter votre projet ?" "Je suis venu à Schönbrunn il y a huit jours avec l'intention de vous tuer mais la parade venait de finir, j'avais remis l'exécution de mon dessein à aujourd'hui" "Vous êtes fou, vous dis-je, ou vous êtes malade" "Ni l'un, ni l'autre" "Qu'on fasse venir Corvisart" "Qu'est-ce que Corvisart ?" "C'est un médecin", lui répondis-je "Je n'en ai pas besoin" Nous restâmes sans rien dire jusqu'à l'arrivée du docteur; St. était impassible. Corvisart arriva.; Napoléon lui dit de tâter le pouls du jeune homme, il le fit. "N'est-ce pas, monsieur, que je ne suis pas malade ? Monsieur se porte bien" répondit le docteur en s'adressant à l'empereur. "Je vous l'avais bien dit", reprit St., avec une sorte de satisfaction. Napoléon, embarrassé de tant d'assurance, recommença ses questions "Vous êtes une tête exaltée, vous ferez la perte de votre famille. Je vous accorderai la vis, si vous demandez pardon du crime que vous avez voulu commettre, et dont vous devez être fâché." "Je ne veux pas de pardon. J'éprouve le plus vif regret de n'avoir pu réussir." "Diable ! Il paraît qu'un crime n'est rien pour vous ?" "Vous tuer n'est pas un crime, c'est un devoir" "Quel est ce portrait qu'on a trouvé sur vous ?" "Celui d'une jeune personne que j'aime" "Elle sera bien affligée de votre aventure !" "Elle sera affligée de ce que je n'ai pas réussi; elle vous abhorre autant que moi". "Mais enfin, si je vous fait grâce, m'en saurez-vous gré ?" "Je ne vous en tuerais pas moins". Napoléon fut stupéfait. Il donna ordre d'emmener le prisonnier. Il s'entretint quelque temps avec nous, et parla beaucoup d'illuminés. Le soir il me fit demander et me dit: "Savez-vous que l'évènement d'aujourd'hui est extraordinaire. Il y a dans tout cela des menées de Berlin et de Weimar." Je repoussai ces soupçons. "Mais les femmes sont capables de tout-" "Ni hommes ni femmes de ces deux cours ne concevront jamais de projet aussi atroce." "Voyez leur affaire de Schill." "Elle n'arien de commun avec un pareil crime." "Vous avez beau dire, monsieur le général; on ne m'aime ni à Berlin, ni à Weimar." "Cela n'est pas douteux: mais pouvez-vous prétendre qu'on vous aime dans ces deux cours ? et parce qu'on ne vous aime pas, faut-il vous assassiner ?" Il communiqua les mêmes soupçons à Napoléon me donna l'ordre d'écrire au général Lauer d'interroger St..., afin d'en tirer quelque révélation. Il n'en fit point. Il soutint que c'était de son propre mouvement et sans aucune suggestion étrangère qu'il avait conçu son dessein. Le départ de Schönbrunn était fixé au 27 octobre (*note: en réalité, Napoléon quitta Vienne le 16 octobre - Rapp se trompe ici sur les dates, comme ci-dessous - Staps fut exécuté le 17 octobre*). Napoléon se leva à cinq heures du matin et me fit appeler. Nous allâmes à pied sur la grande route voir passer la garde impériale, qui partait pour la France. Nous étions seul. Napoléon me parla encore de St... "Il n'y a pas d'exemple qu'un jeune homme de cet âge, Allemand, protestant, et bien élevé, ait voulu commettre un pareil crime. Sachez comment il est mort." Une pluie tombante nous fit rentrer. J'écrivis au général Lauer de nous donner des détails à ce sujet. Il me répondit que St. avait été exécuté à sept heures du matin, 27, sans avoir rien pris depuis le 24. On lui avait offert à manger; qu'il avait refusé, attendu, disait-il, qu'il lui restait assez de force pour marcher au supplice. On lui annonça que la paix était faite; cette nouvelle le fit tressaillir. Son dernier cri fut < Vive la Liberté ! vive l'Allemagne ! mort au tyran ! > Je remis ce rapport à Napoléon. Il me chargea de garder le couteau, que j'ai chez moi."

Constant fut également témoin de l'affaire:

Ce fut à une des revues dont je viens de parler et qui attiraient ordinairement une foule de curieux venus exprès de Vienne et des environs, que l'Empereur faillit être assassiné. C'était le 13 octobre (sic) : Sa Majesté venait de descendre de cheval et traversait à pied la cour, ayant à coté d'elle le prince de Neufchâtel et le général Rapp, quand un jeune homme d'assez bonne mine fendit brusquement la foule, et demanda en mauvais français s'il pouvait parler à l'Empereur. Sa Majesté l'accueillit avec bonté, mais, ne comprenant pas très bien son langage, elle pria le général Rapp de voir ce que voulait ce jeune homme. Un général lui fit quelques questions; mais peu satisfait apparemment de ses réponses, il ordonna à l'officier de gendarmerie de service de l'éloigner. Un sous-officier conduisit le jeune homme hors du cercle formé par l'état-major, et le repoussa dans la foule. On n'y pensait plus, quand tout à coup l'Empereur, en se retournant, retrouva le faux solliciteur qui venait à lui de nouveau, portant la main droite sur sa poitrine comme pour prendre un placet dans la poche de sa redingote. Le général Rapp saisit cet homme par le bras et lui dit: "Monsieur, on vous a déjà renvoyé à moi. Que demandez-vous ?" Il allait se retirer de nouveau, lorsque le général, lui trouvant un air suspect, donna l'ordre à l'officier de gendarmerie de l'arrêter. Celui-ci fit signe à ses gendarmes de se saisir de l'inconnu. L'un d'eux, le prenant au collet, le secoua un peu violemment, et sa redingote s'étant à moitié déboutonnée, un autre gendarme en vit sortir comme un paquet de papiers: c'était un grand couteau de cuisine, avec plusieurs feuilles de papier gris l'une sur l'autre, pour servir de gaine. Alors les gendarmes le conduisirent chez le général Savary (...). Lorsqu'on le conduisit au lieu où il devait être fusillé, quelques personnes ayant dit que la paix venait d'être signée, il s'écria d'une voix forte: <<Vive la liberté ! Vive l'Allemagne !". Ce furent ses dernières paroles.

Napoléon rend compte de l'évènement à son ministre Fouché :

Un jeune homme de dix-sept ans, fils d'un ministre luthérien d'Erfurt, a cherché, à la parade d'aujourd'hui, à s'approcher de moi . Il a été arrêté par les officiers; et, comme on a remarqué du trouble dans ce petit homme, cela a excité des soupçons; on l'a fouillé et on lui a trouvé un poignard .Je l'ai fait venir, et ce petit misérable, qui m'a paru assez instruit, m'a dit qu'il voulait m'assassiner pour délivrer l'Autriche de la présence des Français. Je n'ai démêlé en lui ni fanatisme religieux ni fanatisme politique. Il ne m'a pas paru bien savoir ce que c'était que Brutus, mais le fils du pasteur d'Erfurt s'avéra simplement un Allemand exaspéré, comme tant de jeunes étudiants du Tugenbund naissant, et résolu à recommencer si on le laissait vivre. La fièvre d'exaltation où il était a empêché d'en savoir davantage. On l'interrogera lorsqu'il sera refroidi et à jeun. Il serait possible que ce ne fût rien. Il sera traduit devant une commission militaire. J'ai voulu vous informer de cet évènement, afin qu'on ne le fasse pas plus considérable qu'il ne paraît l'être. J'espère qu'il ne pénétrera pas; s'il en était question, il faudrait faire passer cet individu pour fou. Gardez cela pour vous secrètement, si l'on n'en parle pas. Cela n'a fait à la parade aucun esclandre; moi-même je ne m'en suis pas aperçu. P. S. Je vous répète de nouveau et vous comprenez bien qu'il faut qu'il ne soit aucune question de ce fait.

Lors de la campagne de Prusse, près de 23 400 cavaliers montés franchissent le Rhin, habillés de neuf. Toutefois, à l'usage de la route, des cantonnements et des combats, l'habillement subit rapidement les affres de la vie en campagne : « pour comble de malheur, je suis nu-pieds, mes bottes prennent l'eau et elles ne peuvent plus être raccommoquées » écrit le cavalier Rabaioye du 7^e chasseurs à cheval en juin. L'habillement s'adapte à la guerre. Ainsi le trompette de la compagnie d'élite du 16^e dragons porte un surtout rose à épaulettes blanches et un bonnet d'oursin en poils blancs. Il est armé de l'arco et monte un cheval harnaché d'une schabraque verte. Au 1^{er} hussards, dans la compagnie d'élite, le charivari est bleu régimentaire à basane taillée en dents de loup et bordée de rouge. Les côtés sont distingués d'un galon rouge mais il ne comporte pas de boutons. Le colback distingue la compagnie d'élite et les hussards sont en dolman. Au 9^e hussards, le charivari est similaire à celui de la compagnie d'élite du 1^{er}, toutefois le régiment porte la pelisse et le shako noir à plaque 1806 sans plumet. Si le 1^{er} hussards ne porte pas sa sabretache, le 9^e continue d'arborer la consulaire. Le 10^e hussards porte le même charivari que le 1^{er} avec la pelisse. Au 13^e chasseur, les officiers portent une tenue à la hongroise : dolman et culotte hongroise. Au 19^e chasseurs, les officiers portent l'habit veste à couleur distinctive, sur le un gilet gansé et au dessus d'un pantalon de cheval.

LA GARNISON DE MAGDEBOURG EN 1814

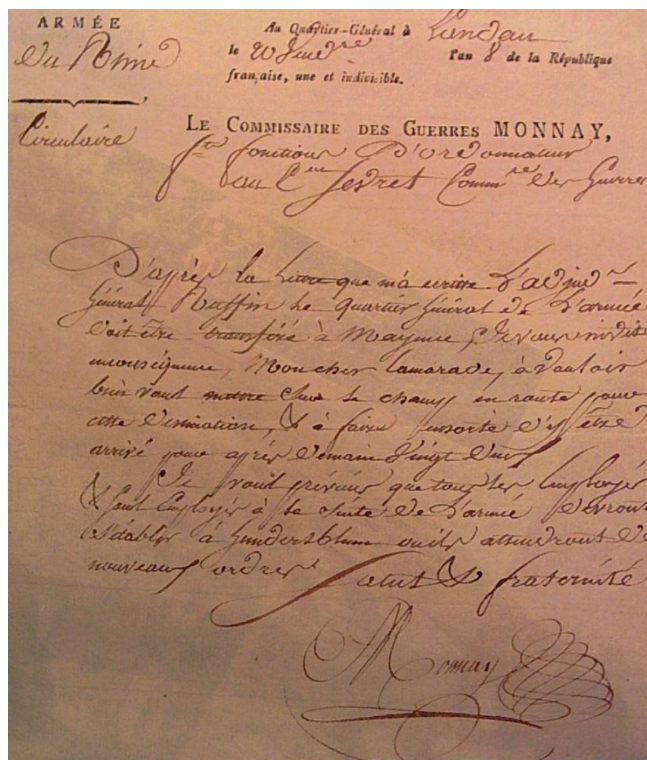
Dès sa création, le royaume de Westphalie se voit contraint de payer des contributions extraordinaires à l'Empire mais aussi d'entretenir les nombreuses troupes françaises se trouvant à Magdebourg³. La garnison française passe de 12 500 hommes en 1808 à 18 500 hommes en 1810, à 24 000 hommes en 1812 pour atteindre 30 000 hommes en 1813. Suite à la retraite de Russie, alors que la bataille fait rage à Paris, le 26 mars 1814 et que le 6 avril, Napoléon signe son abdication, la garnison française de Magdebourg résiste et ce jusqu'au 23 mai. Le 14 avril, elle apprend la prise de Paris et ce n'est que le 21 avril qu'un armistice est signé entre le général Taubert et le général le Marois. Les troupes françaises doivent reconnaître le nouveau gouvernement de la France mais elles exigent un ordre de Paris pour rendre la place et quitter la ville. Le 4 mai, les troupes françaises prêtent serment à Louis XVIII et arborent la cocarde blanche. Le 14 mai, la garnison de 18 000 hommes et de 54 canons quitte la ville en trois colonnes : le 1^{er} bataillon du 24^e, 37^e, 46^e et 56^e régiments d'infanterie de ligne. Le 1^{er} bataillon du 11^e régiment d'infanterie légère. Le 1^{er} bataillon du régiment Joseph Napoléon. Une batterie à cheval. Le 93^e régiment d'infanterie de ligne. Les 1^{er} et 2^e bataillons du 9^e régiment d'infanterie de ligne. Le 1^{er} bataillon de Saxe Gotha Altenburg, de Saxe Weimar, de Schwarzbourg, de l'infanterie de Lippe et divers corps Croates, du 134^e et 8^e régiment d'infanterie de ligne. A ces troupes se trouve de la cavalerie, carabiniers et cuirassiers, essentiellement démontées : compagnie d'élite de dragons, 2^e et 9^e lanciers, chasseurs à cheval de la jeune Garde, 5^e, 8^e, 9^e et 11^e hussards. Alors que les troupes regagne la France, entre le 8 et le 12 juin 1814, un bourgeois d'Elberfeld croque les soldats français qui n'ont pas tous arborés la cocarde blanche. Les fantassins portent l'habit modèle 1812. Certains ont un pantalon de route rayé. Les cavaliers démontés sont habillés et équipés à la manière de troupe en cantonnement, les hussards portent leur charivari. Beaucoup sont armés du mousqueton modèle 1786. La cavalerie légère porte le sabre modèle an XIII et les hussards arborent leur sabretache. Les carabiniers portent un charivari gris à renfort et bottes de cuir tandis que les cuirassiers et les dragons portent un pantalon de cheval gris boutonné sur le côté ou avec une bande de tissu rouge. Les cavaliers font usage de ce qu'ils trouvent afin de rester un tant soit peu réglementaire : bottes à l'écuyère et casque de cuirassiers pour les lanciers.

DOCUMENT D'ARCHIVES

LES HOPITAUX MILITAIRES DE OCHT ET DE BRUCHSAL EN L'AN VIII

La ville de Ocht se situe dans la province prussienne de Hesse-See Nassau. Si en 1795, elle est le lieu d'une victoire autrichienne sur les troupes de la République, en 1800, ce sont les français qui y campent et y ouvrent un hôpital militaire. A cette époque les hôpitaux établis pour le service de santé des troupes sont permanents ou provisoires. Les premiers existant dans les places et les garnisons et les seconds, ambulants la suite des armées, sont réservés aux premiers secours. A chaque hôpital est attaché un médecin pour moins de 200 malades, 2 pour 200 à 400 et 3 pour 400 à 600. Toutefois, la loi du 9 septembre 1799, réorganise le personnel médicale de l'armée et celle du 12 août 1800, réorganise les hôpitaux militaires.

En 9 consultations, du 23 messidor au 8 fructidor an VIII, le pharmacien de l'hôpital d'Ocht délivre 246 remèdes, 319 rations de consommation et 37 tisanes pour 24 blessés que compte l'établissement au 22 messidor. Durant cette période, l'hôpital achète quantité de sucre, d'eau de vie, d'huile, de camphre, de vin et d'acide sulfurique. Le vin, blanc ou rouge, coupé ou non, est principalement utilisé comme un produit de consommation pour les malades, alors que l'eau vineuse est utilisée comme un remède. Les consommations offertes aux militaires blessés hospitalisés comprennent quotidiennement du sirop et du vinaigre. Une fois on leur sert du riz ou du lait mais quatre fois on leur de la crème tarte. De la limonade est servit aux malades ainsi que de l'acide sulfurique à la fin du mois de messidor. A Ocht, les remèdes semblent pauvres et sont essentiellement composés de boissons (vin et limonade). A l'hôpital de Bruchsal, du 7 au 14 fructidor an VIII, en 5 consultations, les remèdes délivrés aux malades semblent plus médicalisés : alun calciné, emplâtres de Vigo et onguent de basilicum. Sur les 24 malades de l'hôpital de Ocht, deux sont en demi-diète et deux à la diète complète, mais tous⁴, le 4 thermidor, ont droit à de la tisane. Maigre consolation pour des soldats qui quelques mois avant, blessés, étaient « jetés sur des chariots sans escorte, mourant de froid parce qu'on ne leur donne pas de couvertures, et qu'ils sont tout nus ou couverts d'habits mouillés de sang »⁵.



Lettre du commissaire des guerres Monnay au sujet du transfé l'état-major de l'armée du Rhin à Mayence, 20 vendémiaire an VIII. Coll. Part.

³ Cette clause est prévue dans l'arrêté 2 de la constitution du Royaume de Westphalie.

⁴ Ils sont 30 à cette date.

⁵ Mémoires de Percy.